

MIREO M' BIEAU MIREO

Alexandra Biebuyck

Récit en picard tournaisien

Espiègle de la Première Œuvre en langue régionale 2023

MIREO M' BIEAU MIREO

Stéphane, m'n amisse,

Bramint is dis'tent que j' dis banjour à ein tchin avec ein capieau su s' tiête. Mi, je m' raminvre de note rinconte explosive pin-dant eine fiête à m'n ouvrache. T'n humour et t' joie de vif is faiseottent oblier t'n apparence.

Ch'est mi, Stéphane, policier d' trente-siept ans. Et aujourd'hui ch'est el grand jour. J' vas infin m'erwettier dins l' mireo. Eine ainnée que j' tire après Toutânkhamon tout dreot widé de s' lusieau. Eine ainnée qu' les chirurgiens is m'opèr'tent, réopèr'tent, qu'is m' rassarciss'tent, qu'is m'erqueutent pou m'erdonner eine binette présintape. Is-eont même inl'vé des morceaux d' pieau d'ein côté pou les mette de l'eaute. I paraîtreat qu'avec el temps, m' pieau i s'ra ervénue fin douche comme ceulle d'ein rotleot qui vient d' vénir au meonte. J' rattinds cha avec impatieinche.

MIROIR MON BEAU MIROIR

Stéphane, mon ami,

Beaucoup de personnes disent que je dis « bonjour à un chien avec un chapeau sur sa tête », que je parle à tout le monde. Moi, je me souvins de notre rencontre explosive lors d'une fête à mon travail. Ton humeur et ta joie de vivre faisaient oublier ton apparence.

C'est moi Stéphane, policier de trente-sept ans. Et aujourd'hui, c'est le grand jour. Je vais enfin me regarder dans le miroir. Une année que je ressemble à Toutânkhamon tout droit sorti de son cercueil. Une année que les chirurgiens m'opèrent, me réopèrent, me raccommoient, me recousent pour me redonner un visage présentable. Ils ont même enlevé des morceaux de peau d'un côté pour les mettre de l'autre. Il paraîtrait qu'avec le temps ma peau redeviendra aussi douce que celle d'un enfant qui vient de naître. J'attends cela avec impatience.

Ein, deux, treos...l'infirmière i-inlève les derniers bindaches. I m' tind el mireo et i s'in va...M' ov'là tout seu, tout seu avé m'n imache, avé mes doutances. J'ai l' tronisse. J' prinds m' temps. J' respire ein grand queop.

Cha i-est, je m' veos. J'ai vramint ein drôle d'abord. J'orsanne les patchworks que m' gramère i rassanneot avé les loques treuvéés dins ses feonds d'armoires. J' baloche : ch'est mi obin pos ? J' sus sec comme ein sauret d'étalache. Et mes tatouaches ? Dusqu'is seont mes tatouaches ? J'aveos fait écrire les pétits neoms d' mes files su mes bras, i n'a pus rien. Ch'est mi ou pos dins ç' mireo ? Quand j' sus arrivé ichi à l'hôpital des grands brûlés, on n' m'a quand même pos cangé avec ein eaute ? Dins toutes mes misères, i n'areot pus manqué qu' cha, mais on pourreot l's excuser. I-aveot tout d'même ein sapré dallache c' jour-là et i-aveot d' queo s'y perte inter toutes ces momies. J' ravise d' pus près, comme si j' deveos récamparer deux perseonnes pou idintifier ein suspect. Ces bleussés mirettes, j' les orconneos, ch'est à mi. J'ai acore el regard d' ein filouteu. Ces brins d' Judas, i n'd'a moinsse, mais ceusses du côté dreot is seont bin là. C' sourire i-est différent mais toudi aussi charmeur.

L'orwettiache fini, j' peux acherténer que l' ceu d'in face, ch'est bin mi Stéphane.

Un, deux, trois... l'infirmière enlève les derniers pansements. Elle me tend le miroir et s'en va. Me voilà seul, seul avec mon image, avec mes doutes. Je tremble. Je prends mon temps. Je respire profondément.

Ça y est, je me vois. Je n'ai pas une mine très avenante. Je ressemble aux patchworks que ma grand-mère confectionnait avec des morceaux de tissus trouvés dans le fond des armoires. J'hésite, c'est moi ou bien pas. Je suis maigre. Et mes tatouages ? Où sont mes tatouages ? J'avais fait écrire les prénoms de mes filles sur les bras, il n'y a plus rien. C'est moi ou pas dans ce miroir ? Quand je suis arrivé ici à l'hôpital des grands brûlés, on ne m'a quand même pas échangé avec un autre ? Dans tous mes malheurs, il n'aurait plus manqué que ça, mais on pourrait les excuser. Il y avait beaucoup d'agitation ce jour-là et de quoi s'y perdre dans toutes ces momies. Je regarde attentivement comme si je devais comparer deux personnes pour identifier un suspect. Ces yeux bleus, je les reconnais, c'est à moi. J'ai encore ce regard espiègle. Ces taches de rousseur, il y en a moins, mais celles du côté droit sont encore là. Ce sourire, il est différent mais toujours aussi charmeur.

L'inspection terminée, je peux certifier que celui d'en face, c'est bien moi Stéphane. Je

J' vas quand même faire m' possipe et approuver d' m'habituer à ceulle tiête et ceulle allurte.

I-a douze meos, el 30 juillet 2004, j'éteos au mauvais indreot au mauvais moumint... El police i-aveot été app'lée su l' zoning d' Ghislenghien pou ein fort sintimint d' gaz. Les pompiers, les policiers, mi en prumier, on a caché d' dusque cha véneot. Ch'est à c' moumint-là, qu' tout i-a campé. Ch'éteot eine saprée catastrophe : vingt-quate morts et chint-trente-deux blessés.

Mi, après l'esplosieon, j'ai queuru, queuru. Des morcieaux is voleottent d' tinveo, des corps is-éteottent à tierre : ch'éteot l' fin du meonte. Et mi, mi, j' brûleos. J' busieos à m' feimme, à mes infants. J'ai vu erpasser toute m' vie, mais j' queureos, acore et acore.

Ein heomme i m'a imm'né dins eine verte carette. I-a croisé mes collègues. Pour eusses, j' n'aveos pos l'air d'ête brûlé. Cha n' se veyeot pétête pos mais mi je l' sinteos. Is m'eont installé su l' crébieon. Is-eont dallé deonner ein queop d' main à d's eoutes. J' n'ai pos rattindu lommint. L'ambulance i-éteot au couan de l' rue. Après, ch' est l' tréau noir...

Su l' quémin d' l'hôpital, j'ai caihu dins l' coma. J' m'ai sintu daller vers ein eaute meonte. J'ai rintré dins ein tunnel et tout

vais quand même faire un effort et tenter de m'habituer à cette tête, à cette apparence.

Il y a douze mois, le 30 juillet 2004, j'étais au mauvais endroit au mauvais moment... La police avait été appelée sur le zoning de Ghislenghien pour une forte odeur de gaz. Les pompiers, les policiers, moi en premier, nous cherchions l'origine de l'odeur. C'est à ce moment-là que tout a explosé. C'était une terrible catastrophe : vingt-quatre morts et cent trente-deux blessés.

Moi, après l'explosion, j'ai couru, couru. Des morceaux volaient partout, des corps se trouvaient à même le sol : c'était la fin du monde. Et moi, moi, je brûlais. Je pensais à ma femme, à mes enfants. J'ai vu défiler toute ma vie, mais je courais encore et encore.

Un homme m'avait emmené dans une voiture verte. Il a croisé mes collègues. Pour eux, je n'avais pas l'air de brûler. Cela ne se voyait peut-être pas, mais moi je le sentais. Ils m'ont installé sur le trottoir. Ils sont allés aider les autres victimes. Je n'ai pas attendu longtemps. L'ambulance était au coin de la rue. Après, c'est le trou noir.

Sur le chemin de l'hôpital, je suis tombé dans le coma. Je me suis senti partir vers un autre monde. Je suis rentré dans un tunnel

au bout, i-aveot eine blanque leumière qui m'attireot. J'éteos jus d'haleine. Ç' tunnel i n'in finisseot pus. J'intinds du tapache, j'erliève m' tiête. I-a deux gaillards tout près d'eine cahute, ch'est beon sinne... « STOP, HALTE » qui berle ein des deux. Pourquoi ces albrans is m'arrêtent? I n'aveot pos d' contrôle de prévu aujourd'hui, cha j'in sus seûr. Neon neon, ch' n'éteot pos noté dins l' cachier d' service, is feont l'ouvrache à m' plache. Je m' déméfieos, is n'orsann'tent pos des gindarmes ou des douaniers. I n' d'a ein qui-est fardélé comme l'as de pique. I s' prind pour ein rouche diape, avé s' casaque d'Eden Hazard. I-a bel air. L'eaute i-est attifé avec eine lonque et blanque rope, eine grisse barpe qui arrive à s' boutroule. On l' mettret au mitan du gardin qui n'areot pus ein osieau.

« Moute-mi tes papiers! » qu'i dit l' rouche diape.

« Mais, mais... j' ne l's ai pus. Is-eont brûlé in même temps que mes habits. » que j' li ai répeondu d'eine veox toute trannante.

I m'enœilleot. I n' me croyeot pos. I va m' deonner eine aminte o bin m'immener au poste? Mais queu misère! Pourquoi j' m'ai dérévié au matin? Ch' n'est i pos Dieu possipe. Pour eine feos, j'areos d'vu acouter m' feimme quand i m'a dit de d'meurer à m' maseon. J' perds ichi tout m' temps. Queu journée, mais queu journée!

et au bout, il y avait une lumière qui m'attirait. J'étais épuisé. Ce tunnel n'en finissait pas. J'entends du bruit, je relève la tête. Il y a deux hommes près d'une petite cabane, c'est bon signe... « STOP, HALTE » hurle un des deux. Pourquoi ces sales gamins m'arrêtent-ils? Il n'y a pas de contrôle de prévu aujourd'hui, j'en suis certain. Non, non, ce n'était pas noté dans le cahier de service. Ils effectuent mon travail. Je me méfiais, ils ne ressemblaient ni à des gendarmes ni à des douaniers. Il y en a un qui est mal habillé. Il se prend pour un diable rouge avec son pull d'Eden Hazard. Il ne ressemble à rien. L'autre est vêtu d'une longue robe blanche, sa barbe grise qui lui arrive à son nombril. Si on le posait au milieu du jardin, plus aucun oiseau n'y viendrait.

« Montre-moi tes papiers » : me dit le diable rouge.

« Mais, mais, je ne les ai plus. Ils ont brûlé en même temps que mes vêtements. », lui ai-je répondu d'une voix toute tremblante.

Il me regardait de travers, il ne me croyait pas. Il va me donner une amende ou m'emmener au poste? Mais quelle misère! Pourquoi me suis-je levé ce matin? Ce n'est pas Dieu possible. Pour une fois, j'aurais dû écouter ma femme qui m'avait dit de rester à la maison. Je perds tout mon temps ici. Mais quelle journée, mais quelle journée!

Et bin t' vas l' croire ou pos, ç't abistoqueu i m'a invyé porméner in disant : « Va t'in au diape ! ». J' t'asseure que je n' te raqueonte pos des carabistoules.

« Va t'in au diape, ch'est l' dernière feos que j' te l' dis ! T'as comminché t'n infier sur terre, erdalle là-vas léon ! »

J' m'ermets in route et l'eaute ableoqueu, avé s' barpe qu'i-areot pu faire Jésus-Christ à l' processieon, li avec i berdèle: « STOP, HALTE .» Pfff...acore. Je m' demindeos pourquoi l' beon Dieu i m'arrêteot su l' route du paradis. J' fais ein petit sourire d' fausteu tout in busiant qu' j'ai eaute cosse à faire. Ben ch'est vrai, ch' n'est pos comme si j'éteos au bout de m' babenne.

« Stéphane, m'n amisse – tins i conneot m' neom, mi je n' l'ai jamais vu, j' ne l' conneos ni d'Eve ni d'Adam – j' t'ai bramint erwettié d'puis d's ainnées. À t'n ouvrahe, t'in faiseos toudi puque qu'i n'in falleot. T'es vramint ein braf' zique. T'as toudi deonné ein queop d' main à les eautes, t'as sauvé bin des gins.»

Mais i va béteot arrêter s' rodomeon, je n' sus pos sur l' quémin d' Mulette, l' chim'tière du Sud. Beon, i n' d'a assez ! Commint qu'on pourreot arrêter s' manicraque ?

« Je n' veux pos d' ti ichi. Ortourne sur terre. Là-vas, t'as acore bramint d'affaires à faire. »

Et bien tu vas me croire ou pas, mais ce bricoleur, il m'a rabroué en disant « Va-t'en au diable ! » Je te jure que je ne te raconte pas des blagues.

« Va-t'en au diable, c'est la dernière fois que je te le dis ! Tu as commencé ton enfer sur la terre, retournes-y ! »

Je repars et l'autre incapable, avec sa barbe, - il aurait pu jouer Jésus-Christ le jour de la Procession- lui aussi, il hurle. « STOP, HALTE ». Pfff...encore ! Je me demandais pourquoi le Bon Dieu m'arrêtait sur la route du paradis. Je fais un petit sourire de faux-jeton tout en pensant que j'avais autre chose à faire. C'est vrai, ce n'est pas comme si j'étais mourant.

« Stéphane, mon ami – tiens... il connaît mon nom, moi je ne l'ai jamais vu, je ne le connais ni d'Eve ni d'Adam – je t'ai beaucoup observé. A ton travail, tu en faisais toujours plus qu'il n'en fallait. Tu es vraiment un brave garçon. Tu as toujours aidé les autres, tu as sauvé beaucoup de personnes. »

Mais il va bientôt arrêter sa rengaine, je ne suis pas sur la route du cimetière du Sud. Maintenant, ça suffit. Comment pourrais-je éteindre ce vieil appareil ?

« Je ne veux pas de toi ici, retourne sur terre. Là-bas, tu as encore beaucoup de choses à accomplir. »

In pleine saisissurte, j' fais demi-tour. Je ne d' meure pos ichi pus lonmint.

J'orviens à m' situatieron d'asteur. J' sus ichi assis su m' lit, j' viens d' m'erwettier dins l' mireo. J' pinse et je m' rapinse. J' sus in vie, mais m' figure i n'est pus l' même. Te t' rinds queompte ! J' sus dallé ouvrer avec eine apparince d' bieu gosse, et j' m'ai dérinvié avec eine tiête de monstre. Si j'éteos avec eine belle safriquette, cha s'reot l'affiche de l' belle et l' biête, tout cha sans trucache.

Les docteurs is m'aveottent rinviqué, mais i-aveot acore du quémin à parquerir. J'aveos deux solutieons : m' laicher daller ou printe m' corache à deux mains. Cha j' pouveos acore l' ténir avé mes mains esquintées...Mais ténir eine jatte d' chéribéon, cha alleot acore printe des meos et des meos.

Pou souffère moinsse, on m'aveot pleonqué pindant quate meos dins l' coma artificiel. Quand t'erfais surface, ch'est ein dreole d'ersenti, comme si t' sorteos d'une cryothérapie. Te n' jimoules pos tout ç' qu'i s'a passé d' tinveo dins l' meonte : l'inauguration d'ein nouveau peont inter Athènes et l' continent, les jeux Olympiques d'été, el visite du Pape à Lourdes, el septième tite de champion du meonte de Schumacher, el réélection d' Georges Bush et j'in passe.

Apeuré, je fais demi-tour. Je ne reste pas ici plus longtemps.

Revenons à la situation actuelle. Je suis assis sur mon lit, je viens de me regarder dans le miroir. Je suis perdu dans mes pensées. Je suis en vie mais mon visage n'est plus le même. Vous vous rendez compte ! Je suis parti travailler, j'étais bel homme et je me suis réveillé avec une tête de monstre. Si j'étais à côté d'une belle femme, ce serait l'affiche de la belle et la bête et sans trucage.

Les médecins m'ont redonné la vie, mais il y a encore du chemin à parcourir. J'ai deux solutions : me laisser aller ou prendre mon courage à deux mains. Mon courage, je peux encore le tenir avec mes deux mains meurtries. Tenir une tasse de bon café allait encore prendre des mois et des mois.

Pour apaiser mes souffrances, on m'avait plongé quatre mois dans le coma artificiel. Lorsque tu te réveilles, tu as de drôles de sensations, comme si tu sortais d'une cryothérapie. Tu n'imagines pas tout ce qui s'est passé à travers le monde : l'inauguration d'un nouveau pont entre Athènes et le continent, les Jeux Olympiques, la visite du Pape à Lourdes, le septième titre de champion du monde de Schumacher, la réélection de Georges Bush et j'en passe. Quand

Quand on ouève, on n' s' ortourne pos toudi su ç' qui s' passe, cha rinte par eine oreille et cha sort par l'eaute. Comme i n' m'in reste pus qu'eine, je n' sais pos pa d'ù qu' cha va wider.

Eine séquoi qui m' carmousse, ch'est que l' temps, i n' s'a pos arrêté pou les ceusses de m' pétite famille. J'éteos ein d'salteu d' Mulette, j' leus ai foutu les finques pindant des semaines. M' feimme i-a t'nu beon. Ch' n'est pos eine chirette, i-a toudi fait beonne mine pa d'avant les files. Elle deveot ouvrer, vénir m' vir, amicloter l's infants et les rapurer. Pindant quate meos, j' n'ai pos vu mes ffiles ragrandir, j' n'ai pos vu les prumiers pas de l'orculeot, je n' l'ai pos intindu dire ses prumiers meots et m'appeler : "papa". J'ai bieau m' délaminter, je n' sais rien canger. J' n' sais pos orvé-nir in arrière et nu n'assurance ne m' rimboursera el temps perdu.

Ç' trinte juillet 2004, i f'ra toudi avé ç't ersers. In m'erwettiant dins l' mireo, in lisant l' gazette, in serrant mes lacets, j' vas toudi busier à ç' sapré verdi. M' vie i-a vramint cangé.

Ein jour, j'ai d'mindé au personnel médical d' mette les gaz (et ouais, j'ai vramint dit cha. M'n humour, li, i n'a pos campé). J' n'in pouveos pus d'ête rinserré inter ces quate murs. On s'a fixé eine date et tout i-éteot

on travaille, on ne fait pas toujours attention à ce qui se passe, cela rentre par une oreille et cela ressort par l'autre. Moi il ne m'en reste plus qu'une, je ne sais pas par où les informations vont sortir.

Quelque chose me préoccupe, le temps ne s'est pas arrêté pour les membres de ma famille. J'étais entre la vie et la mort, j'y ai échappé. Je leur ai fait peur pendant des semaines. Ma femme a tenu bon. Ce n'est pas une femme qui tire la tronche, elle a toujours fait bonne figure devant les filles. Elle devait travailler, venir me rendre visite, prendre soin des enfants et les rassurer. Pendant quatre mois, je n'ai pas vu mes petites filles grandir. Je n'ai pas vu les premiers pas de la dernière, je ne l'ai pas entendue dire ses premiers mots ni m'appeler « papa ». Même si je me lamente, je ne sais rien y changer. Je ne sais pas revenir en arrière et aucune assurance ne me remboursera le temps perdu.

Ce trente juillet 2004 sera toujours associé à ce malheur. En me regardant dans le miroir, en lisant le journal, en nouant mes lacets, je vais toujours penser à ce fameux vendredi. Ma vie a vraiment changé.

Un jour, j'ai demandé au personnel médical de mettre les gaz (eh oui, j'ai vraiment dit ça. Mon humour n'a pas explosé). Je n'en pouvais plus d'être enfermé entre ces quatre murs. Nous nous sommes fixé une

fini au jour dit. J'éteos fin guerlin d' wider d' l'hôpital. Ch'éteot mirifique d' ortreuver m' famille et mes amisses. J'éteos fin bénaïsse dins l'auto jusqu'au moumint d' passer tout près de l' plache de l'esplosieon. J'in aveos les guertzilleons et les larmes aux is... M' feimme i-a arrêté l' carette, i m'a apouchenné. J' sus resté ein p'tit queop tout seu à les busier lonques. Ch'éteot el beon moumint pou dire adieu à m's amisses partis trop rate.

M'n ortour à m' maseon, i n'a pos été d' tout erpeos : rééducation et l' préparatieon du procès. On m'a désigné porte-veox des victimes. On saveot que j' n'aveos pos m' lanque dins m' tasse. Asteur, j' faiseos la une des gazettes et des journaux télévisés. Tout l' meonte i veyot el nouveau Stéphane. Mi j' m'erwettieos derpeos assis dins m' fauteul. J' commincheos à m'habituier à ceulle nouvelle allurte et à ceulle vie d' jeone ertraité.

date et au jour dit tout était terminé. J'étais très heureux de quitter l'hôpital. C'était merveilleux de retrouver ma famille et mes amis. J'étais très heureux dans la voiture jusqu'au moment où nous sommes arrivés à l'endroit de l'explosion. J'avais la chair de poule et les larmes aux yeux. Ma femme a arrêté la voiture, elle m'a serré dans ses bras. Je suis resté un petit moment seul à méditer. J'en ai profité pour dire adieu à mes amis partis trop tôt.

Mon retour à la maison n'a pas été de tout repos : rééducation et la préparation du procès. On m'a désigné porte-voix pour les victimes. C'était de notoriété publique que je n'avais pas ma langue en poche. Maintenant, je fais la une des journaux papiers et télévisés. Tout le monde voit le nouveau Stéphane. Moi, je me regarde assis tranquillement dans mon fauteuil. Je commence à m'habituer à ce nouveau visage et à cette vie de jeune retraité.